

La Rochefoucauld, le duc rebelle

Alain Mazère

Préface

Quoi de plus agréable, dans la vie d'un professeur fort attaché aux siècles anciens des lettres françaises, notamment au XVIIe, dont son enseignement a essayé de faire valoir les richesses et le message toujours actuel, que de rencontrer la même passion, vécue sans autre prétention que celle d'amateur, mais débouchant sur la création d'une œuvre, chez un contemporain qui est aussi un compatriote charentais, et qu'il n'avait pas encore eu l'occasion d'approcher ? Un homme dont la connaissance est maintenant acquise, en ce qu'il s'est un peu dépeint lui-même par son effort pour embrasser l'existence turbulente et les ressources exceptionnelles d'esprit et de cœur du grand écrivain illustré par ses *Mémoires* et ses *Maximes*, François de La Rochefoucauld ? Ce m'est donc un plaisir que de saluer la publication de cette nouvelle étude sur un sujet fascinant. Car nul visage, parmi les grandes figures du XVIIe siècle, n'apparaît plus difficile à cerner et, en même temps, n'excite davantage le désir d'être connu. Les points de vue à son endroit divergent considérablement chez les historiens et les critiques. Un mystère subsiste et c'est pourquoi la fascination s'installe. Avec elle, se creuse l'attente de toute nouveauté qui pourrait survenir.

Mais surgissent aussi les questions qui demeurent sans réponses décisives. Faut-il alourdir cette préface en se plaçant sur le terrain de la recherche, en discutant de l'établissement des faits, en s'engageant dans l'analyse critique des attitudes, des grands choix, des pensées profondes du mystérieux duc ? Le sujet s'y prêterait, mais je me garderai bien de jouer ici le rôle d'un censeur qui se piquerait d'annoter un mémoire soumis à son jugement. Je me contenterai de prendre acte de l'esprit général qui a commandé la conduite de cette étude. Alain Mazère a voulu aller à la rencontre de La Rochefoucauld ; et il l'a fait en se mettant lui-même en scène, autant que son modèle, et en transformant cette démarche en une sorte d'expérience vitale, aux côtés d'un être unique, et, au-delà du cas particulier, dans une quête réfléchie de l'humain. En dépit de toute sa science, ce n'est donc pas en tant qu'érudit qu'il doit être considéré, mais en tant qu'homme d'aujourd'hui interrogeant un témoin d'une époque toujours présente dans notre culture.

Au long de son ouvrage, Alain Mazère a poursuivi un double objet. D'abord, regarder vivre son héros ; et, pour y parvenir, le saisir dans son quotidien, reconstituer le journal de ses activités, de ses aventures, de ses pensées. La matière était riche, et peu banale, à la fois grâce au personnage et grâce à son temps. Fort suggestive est l'évocation des lieux, lieux de résidence et lieux d'attachement. D'abord les terres charentaises, dominées par le puissant château de La Rochefoucauld et la chère de demeure de Verteuil. Puis, surtout après la Fronde, les hôtels parisiens fréquentés à titre personnel ou amical : au premier chef, l'hôtel de Liancourt, sis rue de Seine, à proximité du fleuve ; et, dans son voisinage, son quasi double l'hôtel de Nevers, au débouché du pont Neuf, occupé depuis 1652 par les amis Du Plessis-Guénégaud ; plus loin le salon de Mme de Sablé, établi depuis 1656 au sein même du monastère de Port-Royal de Paris ; et celui de Mme de Lafayette, rue Férou, à deux pas du Luxembourg ; enfin la capitainerie occupée par Gourville à Saint-Maur. Notre attention n'est pas moins retenue par la présence, éventuellement autoritaire, mais le plus souvent discrète, et parfois touchante, d'une famille qui a beaucoup compté pour celui qui en reste le principal membre. A ces éléments de relative stabilité, s'oppose une somme incalculable d'épisodes passagers et mémorables, traités avec bonheur dans le récit qui nous est ici proposé. Ainsi défilent, illustrés par mille scènes pittoresques, le grand seigneur entouré de nombreux

vassaux, le jeune soldat remarqué pour ses actes de bravoure, le courtisan habile à capter la faveur de la reine Anne d'Autriche, le conspirateur doublé d'un amoureux, attaquant l'autorité de Richelieu aux côtés de la redoutable et séduisante duchesse de Chevreuse, et plus tard celle de Mazarin en succombant aux charmes de la duchesse de Longueville, s'engageant enfin tout entier dans la Fronde, à Paris, en province, à Bordeaux. Deux moments exceptionnels au cours de cette dernière époque : la naissance, le 29 janvier 1649, dans l'Hôtel de Ville d'un Paris assiégé par les troupes loyalistes, d'un fils né des amours avec Mme de Longueville ; la terrible blessure reçue au visage, juste au-dessous de l'œil, lors du combat du faubourg Saint-Antoine, le 2 juillet 1652. Et pourtant cet opposant-type n'a jamais attiré sur lui de très graves sanctions, moins par le recours à des négociations plus ou moins ambiguës que par sa qualité, au sens social et humain du terme, et par son charme.

Un simple exil dans sa terre aimée de Verteuil, d'où il revenait de temps à autre à Paris, lui fut infligé comme peine de ses complots et de ses violences. Mais il suffit de le regarder vivre pour s'apercevoir que de grands changements s'accomplissaient alors en lui. Peut-être faudrait-il mettre un peu plus en relief les deux testaments qu'il rédigea en son château de La Terne le 20 septembre 1653. Ce ne fut aucunement une maladie, comme il arrivait d'habitude, qui détermina ce geste, mais un besoin de régler pour toujours ses affaires familiales, signe probable d'une mise en ordre plus radicale. On reconnaîtra qu'il n'est pas facile de dire en quoi consista cette nouvelle attitude. Quel fut en lui le degré exact d'intimité avec son fils aîné, devenu favori du jeune Louis XIV et, par son mariage, richissime héritier des Liancourt ? Quelles conclusions tirer de ses relations de plus en plus étroites avec des amis de Port-Royal, les Liancourt eux-mêmes, les Du Plessis-Guénégaud, Mme de Sablé, Mme de Lafayette, en ajoutant certainement Arnauld d'Andilly et son fils Pomponne ? Une seule certitude, riche de sens : l'extraordinaire émotion qui s'empara de lui, et, parallèlement, de Mme de Longueville, lorsqu'ils apprirent la mort brutale au combat de leur fils le comte de Saint-Paul lors du périlleux passage du Rhin, en juin 1672. Mais comment évolua sa vie sentimentale ? Comment se manifestait concrètement cette qualité d'honnête homme qui lui fut unanimement reconnue et qui lui valut tant d'amis ? Dans quel esprit reçut-il les derniers sacrements des mains de Bossuet ? Le mystère l'emporte.

Dans quelle mesure son œuvre elle-même enferme-t-elle des confidences ? Elle est devenue sa principale raison de vivre lorsque ses rêves politiques sont apparus sans issue. Son ralliement de fait à la monarchie absolue, dont les rênes étaient maintenant tenues par le roi lui-même, entraînait-il un désaveu implicite de son attitude passée d'opposant au régime du ministériat ? Non pas plus, sans doute, que chez son intime adversaire le cardinal de Retz, encore que, chez l'un et l'autre, le dessein de justification soit ce qui l'emporte. Fut-ce l'amertume de l'échec qui détermina, dans les *Maximes*, un tableau si pessimiste de l'humanité ? Est-ce la « démolition du héros » par l'affirmation de fait de la seule supériorité royale qui réfréna l'élan vers toute sublimation ? Est-ce la violente critique de l'amour-propre portée par un augustinisme qui marquait de plus en plus la pensée de son siècle, comme on le constate même chez Molière, qui a commandé sa réflexion ? Ou bien encore faut-il proposer des *Maximes* une interprétation plus nuancée, en insistant sur tout ce qu'elles comportent de légèreté, d'humour, de condescendance, de bienveillance pour l'autre, si ce n'est pour les autres ? Ceux de ses contemporains qui ont le plus déploré la noirceur de sa peinture étaient les premiers à reconnaître en lui l'homme aimable par excellence. La contradiction sera-t-elle le dernier mot de sa personnalité ?

Ce n'est pas dans cette voie désespérée que nous oriente Alain Mazère. Il nous invite à découvrir en La Rochefoucauld un tissu de contradictions, résolues par la vie même, plutôt qu'un être profondément contradictoire. C'est du moins l'impression que l'on éprouve si l'on envisage brièvement le second objet qu'il semble s'être proposé dans son ouvrage : recueillir en aussi grand nombre que possible les jugements portés sur l'homme et sur l'écrivain tant par ses contemporains que par tous ceux qui ont parlé de lui au long des siècles, que ce soit à propos de circonstances particulières ou d'une façon générale . C'est surtout la diversité qui ressort de ce florilège, dont tout lecteur attentif peut recueillir les éléments. Mais il est bien malaisé de ramener cette diversité à l'unité, ce qui serait le seul moyen de lever tout à fait le mystère.

Peut-être, en lisant et en méditant le livre d'Alain Mazère, découvrirons-nous quelques clefs pour ouvrir des portes jusqu'ici fermées.

Jean Mesnard de l'Institut